



Caroline de Malet

@demaletcaroline

C'est l'une des grandes figures intellectuelles françaises, distinguée en 2004 par le prix Holberg, l'équivalent du Nobel pour les sciences humaines. Née en Bulgarie et ayant enseigné dans plusieurs universités étrangères, notamment à Columbia, cette disciple de Barthes se définit « comme une citoyenne européenne d'origine bulgare, de nationalité française et d'adoption américaine ». Alors qu'elle publie la semaine prochaine un roman (1) se déroulant au siècle des Lumières, la femme de Philippe Sollers se montre résolument optimiste sur l'avenir de l'Europe.

LE FIGARO. - Comment interprétez-vous la victoire du parti Syriza en Grèce ?

Julia KRISTEVA. - C'est le signe de la nécessité de faire de l'Europe une Europe fédérale, avec des nations respectées et réunies, sans les humilier. Cette cure d'austérité était indispensable, car on ne peut pas déroger aux règles du concert des nations, mais elle était peut-être visiblement trop brutale. « Les nations, comme les hommes, meurent d'imperceptibles impolitesses », écrivait Jean Giraudoux. Il faudrait redonner du courage et de la dignité aux Grecs. Et seulement à partir de ce moment-là, ils pourront faire l'anamnèse de leurs difficultés. Je pense que la dignité nationale est un antidépresseur pour dépasser les difficultés, les tares historiques. Le nationalisme n'est pas l'extrémisme et de Gaulle n'a rien à voir avec Le Pen. Il faut d'abord avoir une certaine fierté de soi pour se remettre en question, c'est un préalable indispensable.

Peut-on dire que c'est un avertissement de la Grèce à l'égard de l'Europe ?

Oui, car quand la fierté devient arrogance, c'est un pas vers le mal radical. J'espère qu'une négociation pourra être engagée en vue d'une solution dialectique. N'oublions pas que la démocratie européenne trouve ses origines dans la démocratie grecque. Il est certain qu'il y a eu beaucoup d'exagérations et de tricherie de la part de tous les partis grecs. Mais il ne faut ni diaboliser ce peuple ni tout permettre. L'Europe sera-t-elle capable de rebondir, en écoutant les souffrances de ses peuples, sans dénier les logiques économiques et financières ? Nous sommes le berceau d'une idée de la liberté comme rencontre et comme révélation, pas seulement de la liberté comme adaptation aux calculs...

Quelle définition donneriez-vous de l'identité européenne ?

Je comprends l'angoisse de l'écrivain hongrois Imre Kertész lorsqu'il déclare que « l'Europe est en train de

Il faudrait que la laïcité reprenne l'œuvre des Lumières, qu'elle nous protège de ce que la religion a de liberticide, et favoriser la liberté, la richesse et la singularité de l'expérience intérieure

mourir de sa lâcheté et de sa faiblesse morale ». L'Europe est en avance sur la prise de conscience des conséquences politiques et morales des crises économiques et financières, et en ce sens elle a tout son temps devant elle. Serait-ce parce que je suis femme et mère attentive à la naissance, j'ai fait mienne la devise de l'écrivaine Colette : « renaître n'a jamais été au-dessus de mes forces », et je me considère comme une pessimiste énergique. Il n'est pas au-dessus des forces de l'Europe de renaître. Après avoir succombé aux dogmes identitaires jusqu'à l'expérience du « mal radical » qui réside en ceci que certains humains déclarent d'autres humains superflus et les exterminent, et qu'elle a succombé à la barbarie, un nous européen est en train d'émerger. L'identité est en train de déboucher sur une identité plurielle. Son unité, c'est le multilinguisme. Pour reprendre saint Augustin, je n'ai



RENCONTRE  
« Le blasphème ne doit jamais être interdit en France. Le chevalier de La Barre et Voltaire sont fondateurs. D'ailleurs, pour un rabbin, la capacité à faire rire fait partie des critères de définition d'un "Juste" »

BRUNO ARBESU/PICTURETANK

## Julia Kristeva : « Il faut lutter contre le gangstéro-intégrisme »

La psychanalyste et écrivain sort un roman sur le XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle évoque ici quelques pistes qui permettraient, selon elle, de contrer le fanatisme religieux.

qu'« une seule patrie, le voyage ». Et nous avons le moyen d'affirmer cette singularité humaine.

Quel regard portez-vous sur la laïcité en France ?

La véritable laïcité, on va la trouver avec les moyens que notre cité s'est donnés avec le temps : philosophie, poésie et histoire, pour y trouver nos réponses. Nous avons construit une vision de notre identité non comme un culte mais comme une question, car la pensée est une mise en question. Rappelons-nous à l'appel de Nietzsche : « un grand point d'interrogation à l'endroit du plus grand sérieux », à savoir Dieu, la religion. On réduit souvent cette conception de l'identité comme question à une permissivité tolérance des autres. Mais la tolérance n'est que le degré zéro du questionnement, qui ne se réduit pas au généreux accueil des autres mais les invite à se mettre en question eux-mêmes. En proclamant la laïcité, nous en faisons parfois une religion. Il faudrait que la laïcité reprenne l'œuvre des Lumières, qu'elle nous protège de ce que la religion a de liberticide, et favoriser la liberté, la richesse et la singularité de l'expérience intérieure que chaque homme, chaque femme devrait être en situation de développer et de transmettre. J'essaie d'en ausculter le tremblement dans mon prochain roman, dont l'action se situe à Versailles sous Louis XV, que je souhaite réhabiliter. Car il existe dans les Lumières un nouveau mouvement vers l'infini, le salut, qui ne réside pas dans la vie éternelle mais dans la capacité de penser. Et le blasphème ne doit jamais être interdit en France. Le chevalier de La Barre et Voltaire sont parmi les fon-

dateurs de l'irrévérence française. D'ailleurs, pour un rabbin, la capacité à faire rire fait partie des critères de définition d'un « Juste ».

Pourquoi la France est-elle aujourd'hui traversée par des crispations identitaires ?

Elles sont certes attisées par les conflits internationaux, politiques et économiques et, en France, il existe une population musulmane plus importante qu'ailleurs. Mais la globalisation est en train de créer ces difficultés partout dans le monde.

D'un point de vue psychanalytique, comment expliquez-vous le processus qui mène au fondamentalisme ?

Je m'interroge sur la détresse des jeunes. L'adolescent est un croyant qui croit à des idéaux, pour qui le paradis existe. Et quand il n'arrive pas à le trouver, il déprime. C'est ce qui conduit à une désintronisation des pulsions qui libère la pulsion de mort au détriment de la pulsion de vie et le pousse à la destruction de l'autre, par un processus de désobjectivation - désobjectalisation : destruction de soi et de l'autre. Le problème du fanatisme n'est pas dû seulement au fait que, pour des raisons économiques et politiques, des extrémismes religieux se développent. Car la plupart des imams disent que ces fanatiques criminels ne sont pas des fideles. Souvent ils ne connaissent même pas le Coran. Les banlieues ne connaissent pas leur propre culture et ils piochent sur Internet des sparadraps pour les coller à leur mal-être. Cette graine tombe sur une déstructuration psychique. C'est ce phénomène qu'on appelle le « gangstéro-intégrisme ». Il est certes indispensable de revoir l'arsenal juridique et pénal, mais cela ne suffit pas, car ces mesures sont incapables de restructurer ces person-

nes. Il faut peut-être faire des centres éducatifs pour les jeunes en souffrance, avec du personnel formé à accompagner la détresse psychique, en prenant exemple sur les pays scandinaves, qui ont fait cela beaucoup mieux que nous dans la formation de ces personnels soignants.

Que faudrait-il davantage transmettre aux élèves à l'école pour lutter contre l'intégrisme ?

Je suis sidérée que des jeunes ne se lèvent pas quand on chante *La Marseillaise* et ne respectent pas une minute de silence au lendemain des récents attentats. Cela signifie que l'humanisme ne leur a pas été appris par les trois règles - liberté, égalité, fraternité - qui sont scandées comme un slogan, mais pas intégrées. Voilà ce qui arrive lorsque les valeurs de la République ne sont pas incarnées par l'instituteur ou avec suffisamment de conviction. Or, c'est seulement sur le besoin de croire en un père aimant et doté d'une autorité aimante que le désir de savoir pourra se construire. Comme Régis Debray, je pense donc qu'il est nécessaire d'enseigner les faits religieux à l'école, mais en confiant cette tâche, non pas aux officiants des cultes, aux spécialistes en histoire des religions et des mentalités, formés à cette tâche essentielle. Je suis convaincue que l'expérience intérieure représente un confort à la déclinologie et au fanatisme. C'est pourquoi j'ai déjà proposé au Conseil économique, social et environnemental la création de l'équivalent européen de l'Académie universelle des cultures d'Elie Wiesel qui n'existe plus, qu'on pourrait baptiser Académie ou Collège des cultures européennes, un lieu de réflexion à forte connotation culturelle et politique. ■

(1) « L'Horloge enchantée », à paraître le 9 février, chez Fayard.